

68 : CIRCUIT AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE



Pêcheurs arabes dans leur petit voilier

La France allait être libérée ; je venais de me marier, à la date prévue depuis longtemps, et qui se trouva tomber une semaine après le débarquement des alliés ; je dus rejoindre immédiatement après mon poste, à Orléans, encore occupée.

Après un court voyage de noce en Sologne, à bicyclette, qui nous permit de récolter beaucoup de fraises des bois, les circonstances m'avaient conduit, après un court emprisonnement, à m'enfuir et à rejoindre l'armée américaine qui progressait en Normandie. J'avais en



Palmier isolé dans le désert

chemin mis ma femme à l'abri, dans un petit village de Beauce, puis m'étais présenté aux premières avant-gardes américaines que j'avais rencontrées. J'étais d'ailleurs assez rapidement revenu à Orléans avec les patrouilles de l'armée Patton qui, après vérification détaillée de mon identité, m'avaient pris comme éclaireur, situation non sans risque d'ailleurs ! Ayant ensuite, avec l'aide de mes nouveaux amis américains, rapatrié ma femme à Orléans, je m'étais employé à remettre de l'ordre dans la ville libérée et dans les services publics dont j'étais responsable.

Je découvris rapidement qu'une carrière administrative ne me conviendrait pas, et j'obtins d'être muté à Paris auprès du Directeur des Ports Maritimes, Monsieur Outrey ; ce dernier décida très vite de m'envoyer aux USA, en temps qu'adjoint au Directeur de la Mission d'Achat des Travaux Publics, Jean Beaudelaire, qui venait de le lui demander. Pendant cette période de libération la Résistance communiste avait déjà entrepris, surtout dans le Midi, la « Chasse aux Bourgeois ». D'ailleurs le Général de Gaulle eut quelque peine à y remettre de l'ordre.

A mon arrivée à Paris la situation restait encore assez flottante, et monsieur Outrey m'avait accordé un congé avant de partir aux Etats-Unis. Dans l'intervalle j'avais eu l'idée de rechercher une base de repli éventuel pour ma famille en cas

de troubles. J'entrepris donc un voyage en Afrique du Nord, sans but bien précis, avec un ami qui partageait mes préoccupations. Mes sentiments étaient fort mêlés : quitter si vite ma jeune femme et notre premier enfant, c'était une décision peu facile à prendre ! Mais ma femme le comprit et fit face sans hésitation, rejoignant provisoirement ma mère, en Poitou.

Je partis donc, en voiture, vers l'Italie, gagnant rapidement la Sicile, pour rejoindre l'Afrique du Nord, via la Tunisie.

Débarquant à Palerme, nous continuâmes vers le sud et, longeant la côte, arrivâmes en vue de Taormina.

Mussolini venait d'être exécuté : nous étions donc du côté des vainqueurs et partout bien accueillis. Les Italiens regagnaient au plus vite leurs familles et leurs occupations. C'est près de Taormina qu'une jeune femme, arrêtée au bord de la route nous fit signe ; elle s'efforçait, elle aussi, d'aller vers le sud, où se trouvait la troupe de théâtre dont elle faisait partie. Elle était jeune, jolie, et était le prototype de la belle sicilienne, aux yeux aussi noirs que ses cheveux. A vrai dire mes souvenirs sont un peu confus, mais en tous les cas sur le moment sa compagnie nous enchantait. Malheureusement pour nous, c'est moi qui conduisais ; en la regardant je sortis un peu de la route et brisais un poteau téléphonique ; sur le moment je me sentis atterré à l'idée des complications qui allaient fondre sur nous. Nous dûmes confier la voiture à un garage pour redresser la carrosserie ; ceci nous bloqua deux nuits sur place.

Les habitants de cette ville ne devaient guère déborder d'activité ni téléphoner souvent, car jamais nous ne fîmes l'objet



Erudit arabe dans une ancienne bibliothèque

du moindre soupçon pendant notre court séjour. Nous en profitâmes pour aller visiter le théâtre grec ; c'était ma première rencontre avec cette civilisation majeure, qui avait tant aimé le marbre, la beauté, et avait vécu dans l'intimité de l'Olympe. Les gradins en demi-cercle formaient une coquille blanche creusée sur la pente de la colline ; ils s'ouvraient en grand sous le ciel et devant la Méditerranée.

Nous allâmes dès que possible nous embarquer pour Tunis ; de là nous prîmes la direction de l'ouest jusqu'à la frontière algérienne ; j'ai le souvenir d'un accueil chaleureux des Pères Blancs qui, dans leur monastère et entre leurs prières, produisaient un excellent vin.

Notre traversée de l'Algérie fut rapide, car notre but était le Maroc et peu de souvenirs me restent de la route. Nous rejoignîmes directement Rabat. C'est devant cette ville royale, baignée de lumière et bordée par les eaux de l'Atlantique que j'eus le coup de foudre.

Ce peuple, qui a construit tant d'inextricables casbahs, savait aussi construire de bonnes maisons sans architectes ni règlements. Or, un de mes beaux-frères devait justement, suite aux fatigues de la guerre, prendre quelque repos dans un bon climat. Il accepta le rôle provisoire d'entrepreneur. Et je lui trouvais un autre client en la personne d'une de mes tantes prête à investir ; deux villas furent



Jeune arabe dans sa djellaba blanche



Groupe de nomades

construites ; avec ma maison j'avais aussi acheté un beau terrain planté d'orangers. Nous pûmes louer la maison au cours des années suivantes et, une fois revenus des Etats-Unis, nous recevions régulièrement une caisse de nos oranges. Hélas notre terrain jouxtait le parc royal ! Le roi finit par l'annexer au profit d'un de ses protégés ; il n'y eut plus qu'à s'incliner, trop heureux de ne pas être expropriés par souverain décret !



Un habitant de Fez



Un marocain dans les souks



Noire assise se retournant